

Louis-Marie BERLAND **19 février 1926 - 12 février 2014**

« Là où Dieu t'a planté, il faut savoir fleurir »

A l'âge où je reçois le colis du vieillard, puis-je te dire Seigneur, que tu as fortifié en moi ta vivante présence. Sans toi ma vie n'aurait pas eu de sens plénier : que ce soit dans les années de stage, aussi importantes que les années d'études au séminaire, que ce soit dans les divers lieux et époques de ma vie de prêtre : « Tu as toujours été là, au plus intime de mon cœur, dans la prière, toi Dieu amour, Père, Fils et Esprit. Et dans ces absences où c'est moi qui t'oubliais, tu t'es chargé, Seigneur, de m'envoyer des messagers : ces hommes et ces femmes venus d'ailleurs, ces enfants qui voyaient en moi ton ami, et qui plus est, ton représentant, même si c'était parfois une boutade pleine d'ironie... » Profession de foi de l'AG 1997

Le Langon, en Vendée, est la commune dont est originaire Louis-Marie, troisième d'une famille de cinq enfants. Fils d'un petit paysan, il est marqué par l'engagement social de son père : « Ne va au séminaire que si tu y crois, pas pour te faire une belle situation ! ».

Après 3 ans de séminaire à Luçon, il rejoint celui de la Mission de France à Pontigny. En stage il retrouve Charles Rousseau en Touraine, puis André Mas de Feix sur le secteur de Peyrat-le-Château en Limousin. Il est ordonné le 30 avril 1956.

Envoyé au Donzeil, au cœur du triangle rouge de la Creuse, il fait équipe avec Fredo Bourdier, Pierre Léger, Henry du Puytison puis Louis Aldaïts. De 1962 à 1967 il rejoint Ambazac, au nord de Limoges, avec Yves Sauvaget et Pierre Raphaël notamment.

Ce n'est pas une formule convenue que de souligner le bon sens terrien de Louis-Marie. Rural, manuel, se liant facilement d'amitié, il ne se détournera jamais devant l'effort et les tâches rudes, y compris après son hémiplégie de 2007. Le plus usant pour lui n'était pas la pénibilité d'un travail physique mais le gâchis humain de l'intolérance et du mépris. Il n'a pas rêvé d'une Eglise toujours plus rassembleuse, mais hospitalière, plus accueillante à ceux qui viennent, suscitant la confiance plus que la remontrance. « Cela ne m'intéresse pas de faire la leçon à mon frère, de l'éduquer, ce qui m'intéresse c'est d'être fraternel avec lui, de partager le bon et le moins bon des jours et des nuits, et de communier au besoin que les gens ont, besoin d'être aimés et reconnus. Je ne cherche pas le dialogue à partir de ma différence, mais à partir de la ressemblance, autrement dit ce que nous pouvons mettre en commun », écrit-il en 1967 en arrivant à Ambazac. Louis-Marie se qualifiait de terreux, parce que la terre a une dimension universelle. Il ne se voyait pas sédentaire, mais nomade, un peu comme un « frère universel ». Il avait pourtant besoin de racines, ce que les Limousins et le diocèse de Limoges lui ont amplement donné pendant plus de cinquante ans. Répondant à l'appel de l'assemblée générale de 1967 pour développer une présence dans ce qu'on appelait alors le Tiers-Monde, Louis-Marie se déclare disponible pour expérimenter ailleurs cette fraternité universelle. Il est envoyé finalement à Fort-de-France, en Martinique, avec Christian du Mont, François Angot. Investi avec des religieuses en quartiers populaires et vicaire à la cathédrale, il travaillera comme ouvrier en serrurerie du bâtiment.

De retour à Ambazac en 1971, il fait équipe avec les Oblats, reprend un temps le métier de serrurier dans le bâtiment, puis trouve à s'embaucher chez Mortera, une entreprise de Toulouse spécialisée dans les travaux sur les voies ferrées. Il participera également aux rencontres nationales de l'atelier BTP (PO travaillant dans le bâtiment et les travaux publics).

Ces relations simples, amicales, et fidèles que Louis-Marie recherchait, il les a vécues au gré des déplacements et des travaux sur la voie ferrée entre Châteauroux et Montauban, partageant la condition des migrants des BTP avec les Algériens, les Portugais, les Espagnols, les Turcs, logeant dans les bungalows sur des voies de garage. Ce n'était pas encore l'heure du regroupement familial, encore moins d'internet. Entre soulagement et impatience, le courrier redonnait dignité et racines à ces hommes considérés comme célibataires. Tous n'étaient pas acquis au syndicalisme, mais tous en attendaient les services. *« Dans l'action syndicale, les congrès syndicaux et les réunions interentreprises, j'ai pris conscience qu'il fallait passer de la charité à la justice, et que par la responsabilité toute personne peut grandir en dignité. La réflexion des organisations ouvrières m'a dépouillé pour mieux vivre l'Évangile »*. Dans un article de la Lettre aux Communautés de mai 1988 Louis-Marie confie quelques interpellations qu'il qualifia de rappel à l'ordre des copains de boulot. *« Tu t'énerves, tu es trop pressé... Toi qui es marabout catholique, je me demande si tu fais bien la prière. Moi quand je fais bien la prière, je sais ce que c'est la part de Dieu dans le cœur de l'homme, et je fais attention à mes frères... Tu sais, loin de chez nous, tout seul, on n'est pas fort. On vient te voir pour un papier, une adresse, on oublie, on est maladroit, tu nous engueules. Tu nous aides, tu reviens bon camarade, mais on est sensible quand tu nous blesses par tes paroles »*. Louis-Marie a noué de grandes amitiés avec des familles turques, notamment son ami Ali, chez qui il ira régulièrement en vacances notamment pour des mariages. Au départ il y eut des relations simples à partir de petits services, des démarches, des papiers à remplir. *« Ils voulaient s'insérer sur Limoges, ils pensaient à l'avenir de leurs enfants. Le foyer, c'est l'honneur de la famille. Une amicale franco-turque a pris naissance, mais j'ai refusé d'en être le président pour qu'ils se prennent en charge. J'ai même suivi des cours pendant deux ans pour apprendre la langue »*. En Turquie, il participe aux fêtes, aux événements du village, donne des coups de mains aux travaux agricoles, dialogue avec des imans.

C'est une période riche en responsabilités où Louis-Marie participe à l'équipe nationale évêques-prêtres et à la pastorale des migrants.

En 1994 il rejoint Alain Carof et Marcel Massard pour la prise en charge d'un secteur pastoral en bordure du plateau de Millevaches. Nouant de solides amitiés, il résidera à Châteauneuf-la-Forêt où il aura la joie de célébrer son jubilé sacerdotal en 2006.

Alors qu'il est prêtre à Condat-sur-Vienne depuis quelques mois, une nouvelle vie commence. Le 7 novembre 2007, un A.V.C. le terrasse. A terre pendant de trop longues heures de solitude, il se révolte, mêlant à ce chaos des *« Notre Père »* et des *« Je vous salue Marie »*. *« Après mes colères, je me trouve honteux, ayant osé dire des paroles que je croyais dignes de l'Évangile pour aider des personnes âgées et dépendantes. Dans ce maintenant et à l'heure de la mort, ma prière devient dialogue et fait renaître confiance et joie de vivre »*.

Jusqu'au bout Louis-Marie manifesta une volonté tenace de regagner du terrain et de la dignité contre l'infirmité. Logé et soigné à l'ancien grand séminaire de Limoges, il tint à se mettre debout, marcher, écrire, participer à des réunions diocésaines ou avec les PO de Limoges, et surtout accueillir les nombreux amis de passage, dont les Turcs pour qui il restera comme un frère, un oncle, un grand-père.

L'équipe épiscopale

*Ses obsèques religieuses auront lieu le vendredi 14 février, à 11 h 00,
à l'église Sainte-Valérie, 5 rue du Capitaine Viguié – Limoges – Haute-Vienne*